

Transmettre ce qui fait vivre

Emiliano Arpin-Simonetti

Number 823, Winter 2023–2024

La transmission au Québec : entre désir et refus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/103572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arpin-Simonetti, E. (2023). Transmettre ce qui fait vivre. *Relations*, (823), 32–35.

TRANSMETTRE CE QUI FAIT VIVRE

Emiliano Arpin-Simonetti

L'auteur, ancien membre de l'équipe éditoriale de *Relations* (2012-2022), est coordonnateur des communications au Centre justice et foi

Rencontre avec Caroline Dawson

*Les écrits de Caroline Dawson regorgent de questionnements d'une grande richesse sur les méandres de la transmission entre les générations en contexte migratoire, en particulier son roman autobiographique *Là où je me terre* (les Éditions du remue-ménage, 2020). Il semblait donc naturel de discuter du sujet avec elle, mais aussi de ce que la maladie grave dont elle souffre vient changer dans son rapport à ces grandes questions qui touchent au plus profond de notre humanité.*

La question des héritages divers qui nous composent, tout comme celle de leur transmission, jamais simple ni linéaire, nous traverse tous et toutes, comme l'air que nous respirons. En contexte migratoire toutefois, celle-ci se double d'une complexité supplémentaire, induite tantôt par le déracinement d'avec la culture d'origine — vécu plus ou moins douloureusement —, tantôt par les exigences et les injonctions de la société d'accueil, en particulier lorsqu'on part du Sud pour s'établir au Nord.

Les écrits de Caroline Dawson en témoignent avec éloquence. Dans *Là où je me terre*, à travers le récit autobiographique de sa jeunesse et l'histoire de sa famille fuyant le régime de Pinochet, au Chili, pour se réfugier dans le Québec des années 1980, elle aborde les enjeux de la migration, du déracinement, de l'identité culturelle, de la langue, de la filiation et de la trajectoire de classe, autant de thèmes qui touchent directement à la question multidimensionnelle de la transmission. Son magnifique recueil de poésie *Ce qui est tu* (Triptyque, 2023) touche pour sa part à la question de la parentalité et de la filiation avec une grande tendresse, cherchant à défaire les nœuds nuisant à la transmission d'une histoire familiale compliquée par les exils.

Mais pour ceux et celles qui ont suivi le parcours de Caroline Dawson ces dernières années, impossible de faire abstraction du combat qu'elle livre contre le cancer depuis 2021, qui mobilise la plus grande partie de ses énergies et dont elle parle régulièrement dans les médias. Lorsque l'avenir est en sursis et le quotidien enrégimenté par la lourdeur des traitements médicaux, les priorités changent. Surtout, le temps passé auprès des êtres chers devient plus précieux et, dans cette proximité exacerbée par l'éventualité de la mort, chaque mot acquiert un poids nouveau : celui du legs, de l'héritage.



Nathalie Ampleman, *Jardin cosmique*, cyanotype et linogravure, 2023.

Discuter de transmission avec Caroline Dawson dépasse donc le seul échange d'idées, plus ou moins abstraites, sur ce qui se transmet ou se perd entre les générations lorsqu'on immigré ou qu'on change de classe sociale (ou les deux, en l'occurrence). C'est toucher au lieu où ces enjeux se font chair, amour, douleur, perte, et consolation. Un échange d'une profonde humanité.

La conscience de l'injustice en héritage

Reste que l'expérience migratoire est un thème central dans ses écrits, qui témoignent avec justesse de la complexité des sentiments que peuvent éprouver tant les enfants que les parents face à la réalité de l'exil et aux exigences de la société d'accueil. La gratitude des enfants à l'égard des parents pour le sacrifice qu'ils font afin de leur offrir une vie meilleure, par exemple, y côtoie un certain sentiment d'injustice face à la déchéance sociale et à la perte de repères culturels subies. Et le sentiment de culpabilité n'est jamais bien loin.

« Quand tu vois la mère de ton amie aller travailler à la banque que ta mère doit ensuite aller nettoyer, tu ressens un profond sentiment d'injustice. Surtout quand tu penses au métier [d'enseignant] qu'exerçaient tes parents dans leur pays, qu'ils n'ont jamais pu exercer à nouveau, même s'ils ont gravi des échelons au fil du temps et qu'ils gagnent mieux leur vie maintenant », raconte celle qui a vu ses parents cumuler les emplois de subalternes à leur arrivée au Québec. « Ensuite, quand tes parents te disent "on n'est pas venus ici pour que tu laves des toilettes", c'est sûr que tu te sens constamment coupable, poursuit-elle. Parce que tu sais que c'est pour toi qu'ils ont immigré. Eux, ils ont dû vivre beaucoup de deuils : du pays, de la famille, de leur emploi, de leur culture, de leur langue. Il y a donc la transmission de cette espèce de pression qui fait que tu es très conscient de ce que tes parents attendent de toi. Les enfants seront toujours la revanche des parents, d'une certaine façon. »

Cette revanche, qui se vit par procuration en quelque sorte, met certainement beaucoup de pression sur les enfants. Mais elle porte aussi, parfois, des fruits inattendus. Sans le vouloir, c'est une conscience aiguë de l'injustice qui est ainsi transmise — ce qui s'accompagne, dans le cas de Caroline Dawson, d'un désir non seulement de la dénoncer, mais aussi de guérir et de réparer les humiliations subies. Dans son cas, c'est la littérature qui lui a fourni un moyen de le faire.

« Des femmes comme ma mère, il y en a des centaines, mais elles n'existent pas dans les livres québécois. Je tenais à ce qu'elle devienne un personnage dans notre trame narrative collective », souligne-t-elle. Mais raconter les humiliations vécues par ses parents requiert une grande délicatesse : « Pour mes parents, c'était déjà un peu humiliant en soi de laver des toilettes, alors le fait que j'en parle publiquement



Nathalie Ampleman, série *Esquisse éphémère*, impression chlorophylle sur feuille, 2022.

dans mon roman pouvait raviver ce sentiment. Mais quand ils ont compris que ce n'était pas du voyeurisme, et que ce n'était pas seulement leur histoire que je racontais mais bien celle de plein d'autres personnes comme eux, un changement s'est produit. Soudain, leur histoire n'était plus humiliante : ils en étaient fiers. Et maintenant que le livre a reçu un si bel accueil et qu'il est enseigné dans les écoles, la fierté est encore plus grande. »

Des nœuds persistants

L'apprentissage de la québécoité, puis de l'*habitus* d'une nouvelle classe sociale sur le mode du camouflage, sinon de l'embuscade, est au cœur de *Là où je me terre*. On y ressent de manière parfois viscérale la façon dont ces deux déplacements — géographique et social — nécessitent parfois de se faire violence pour incorporer, souvent inconsciemment, des hiérarchies tantôt implicites, tantôt moins, afin de se tailler une place. Le traumatisme de l'exil, l'apprentissage d'une nouvelle langue, d'un nouveau pays, le racisme et le classisme ordinaires, tout cela laisse également des traces qui peuvent induire des ruptures ou des blocages insoupçonnés dans la transmission culturelle.

« Il n'y a pas de différence entre ce qu'on appelle l'intégration et l'assimilation, à mon sens. Les gens disent souvent que je suis intégrée, mais en fait il y a des côtés de moi qui relèvent de l'assimilation, confie-t-elle. C'est le cas pour ma langue maternelle : je ne réussis pas à la transmettre à mes enfants. Il y a là des nœuds que je ne réussis pas à dénouer. Quand je parle espagnol, j'ai l'impression de "compromettre ma couverture" si on veut, c'est comme si je criaais à tout le monde : c'est moi la réfugiée ! J'ai l'impression que les gens vont avoir une autre vision de moi s'ils m'entendent parler espagnol, se dire quelque chose comme : "elle doit sûrement être pauvre" et me mettre dans une autre case. C'est stupide, mais je n'arrive pas à dénouer ce nœud-là. »

Ce sentiment de ne pas avoir tout à fait sa place qui bloque la transmission de certains pans de l'héritage familial, Caroline Dawson a toutefois bon espoir de le voir s'éteindre au seuil de la génération suivante, celle de ses enfants. Une des choses qu'elle souhaite leur laisser en héritage, c'est bien la certitude que leur place en ce monde n'a pas à être remise en question, pour quelque raison que ce soit. « C'est cette espèce d'assurance, de croyance que le monde est à eux que je veux leur transmettre. Pour qu'ils ne soient pas comme moi, qui ai toujours bien présente à l'esprit ma couleur de peau, peu importe où je vais. C'est un handicap finalement, et pour aucune raison valable. »

Faire la paix

Ses enfants seront-ils à leur tour la *revanche* de leur mère ? Quoi qu'il en soit, ce travail infini qu'est celui de vouloir réparer les injustices passées dans la génération suivante ne se fait pas à sens unique, des parents vers les enfants. Les enfants placent toujours les parents devant l'obligation de se raconter, et pour cela, de faire sens des éléments épars et parfois traumatiques qui constituent leur histoire personnelle et familiale pour en faire un récit à transmettre, une origine à léguer, qui leur servira d'assise pour entamer leur élan vers l'avenir. C'est tout ce travail de rapaillage tourné vers la transmission qui est au cœur de *Ce qui est tu*. « Je pensais avoir fait la paix avec bien des choses avec *Là où je me terre*, puis je me suis rendu compte que ce n'était pas du tout le cas. » On le sent bien quand elle écrit, à propos de son fils : « son père lui transmet une histoire/moi des silences/je lui lègue des ellipses/criquets/bruissements d'ailes blessées » (p. 57).

Pour transmettre la mémoire du traumatisme de l'exil forcé à un enfant, « tu ne peux pas simplement l'asseoir et lui dire : viens, je vais te parler des fascistes et de la dictature », ironise-t-elle. L'enfance impose son rythme, ce qui signifie de toujours garder les souvenirs difficiles à portée de main, pour pouvoir les déballer par couches, au moment opportun, à mesure que la maturité se développe, que l'enfant est prêt à les entendre. « Et donc la bataille qui commence en toi-même à ce moment-là est la suivante : comment faire pour vivre avec cette mémoire au jour le jour sans la taire, mais sans qu'elle ne prenne toute la place et finisse par devenir suffocante ? C'a été la difficulté, pendant quelques années. Mais j'ai fini par comprendre que ça ne se ferait pas d'un coup. C'est vraiment dans la durée et grâce à la foi en l'amour qui nous lie que j'ai fini par comprendre que ça viendra. Ça répare beaucoup de choses en soi, je trouve. »

Persévérer dans l'être

C'est d'ailleurs auprès de son fils de 10 ans et de sa fille de six ans que Caroline Dawson trouve la force de lutter contre la maladie depuis plus de deux ans. Après la découverte d'une tumeur de 25 cm dans son bassin en 2021, une opéra-

tion majeure qui a duré quelque 20 heures, les traitements de chimio, la réhabilitation, la rechute, la chimio à nouveau, la prise en charge presque totale par le dispositif médical, n'importe qui aurait pu légitimement se laisser abattre. Mais on sent chez elle une détermination acharnée à se battre ; à vivre assez longtemps pour amener ses enfants jusqu'à l'âge adulte. « Ça donne un horizon. Je m'accroche bec et ongles à ça et aussi au fait que l'immunothérapie, à laquelle je suis admissible, est un domaine où il y a des découvertes presque tous les jours. »

Dans ce quotidien conditionné par la maladie, la fragilité et la conscience aiguë de la finitude, la vie prend un autre rythme, entre autres grâce à un conjoint et à un entourage familial bienveillants qui lui permettent de se concentrer sur le temps passé avec les enfants. Une proximité précieuse, qui lui fait découvrir un nouveau rôle de confidente qu'elle ne s'attendait pas à jouer, mais dont elle se sent privilégiée. Chaque question posée par ses enfants devient l'occasion — possiblement la dernière — de transmettre des connaissances ou des valeurs qui les accompagneront pour le reste de leur vie. « Souvent, ça devient vraiment grave. Je me dis : qu'est-ce que je vais répondre à ça ? C'est mon legs ! Alors parfois je réponds pendant vraiment trop longtemps, et mon fils finit par me dire quelque chose comme “ok maman, c'est correct. Tu n'es pas obligée d'en faire un cours” », blague-t-elle.

C'est là aussi le signe que la professeure de sociologie en elle n'est pas bien loin, même si le deuil de l'enseignement a été très difficile quand le diagnostic est tombé. « Avant d'être malade, être prof c'était ce que j'aimais le plus au monde. J'adore ça transmettre quelque chose qui est utile au monde. » Être privée de cette passion du jour au lendemain l'a déboussolée, au point où lire des essais lui était devenu pénible, tant ils la ramenaient à sa salle de classe, là où elle était toujours en quête de nouveaux textes à faire lire à ses étudiant-es. Ce n'est que récemment qu'elle a pu se remettre à ce type de lecture, grâce à l'invitation de l'émission *Il restera toujours la culture* à Ici Première, qui lui permet de faire des chroniques sur ses lectures lorsque sa santé le lui permet.

Cette invitation lui a « sauvé la vie », dit-elle... avant de se raviser : « C'est peut-être un peu gros de dire ça, surtout qu'il y a beaucoup de personnes qui m'ont littéralement sauvé la vie ! Mais ça m'a permis de ne pas devenir folle, je pense. » Hyperbole, sans doute, mais qui traduit une vérité indéniable : nous sommes des êtres de matière autant que de culture et d'esprit, et la force de vivre nous vient aussi, en grande partie, du lien avec ce qui nous dépasse. Que ce soit dans l'amour des siens ou la passion de transmettre, nous souhaitons donc à Caroline Dawson d'y trouver ce qu'il faut pour persévérer dans l'être, le plus longtemps possible. ■